



LE VISAGE DES HAMEAUX
ET LA PSYCHOLOGIE DES RÉGIONS
PAR LES CHANSONS DIALECTALES

LISONS plus avant au livre d'heures de Wallonie :
Lorsque vous partez de Tournai vers la Sambre, les villages aperçus se déroulent comme la plaine. Il leur faut le grand air et l'espace.

Un groupe de maisons entourent la place et l'église ; puis, des chemins à espaces vides et des sentiers aboutissent à des fermes, à des métairies isolées, et à des bouquets de toits parsemés dans les hameaux.

C'est la terre limoneuse qui s'étend aussi sur le Brabant et la Hesbaye ; et c'est la terre du froment qu'arrosent des canaux ou de lentes rivières.

Les maisons elles-mêmes, en pierres et briques, s'allongent, en tournant souvent leur pignon vers la rue. Capuchonnées de tuiles rouges ou grises, ou d'ardoises ; éclairées, en Tournaisis — à l'exception des habitations de notre époque — par des fenêtres

à meneaux de pierre, elles forment de blancs îlots sur la mer des moissons.

Au pays de Tournai, d'Antoing, de Soignies, d'Ath, de Nivelles, de Jodoigne, de Gembloux et jusqu'au fond de la Hesbaye, les places publiques sont larges, et les villages prennent la physionomie ample de la plaine.

En Entre-Sambre-et-Meuse, terre de l'épeautre et du méteil, pays du calcaire, des collines et des rivières alertes, les villages se resserrent près de l'église. Une seule rue mal équerrée, s'échelonnant au caprice de la colline, et à laquelle s'abouchent des venelles, monte ou descend vers la place publique.

Les villes prennent un visage rieur et des allures accueillantes : c'est Thuin, Walcourt, Couvin, Beaumont, Chimay, Philippeville, Mariembourg, Dinant.

Toutes sont nerveuses, accortes et jolies dans leurs parements de verdure et les teintes molles des matins et des soirs.

Les maisons, en moellons et briques, ont le plus souvent un étage. Elles montent pour voir, par de larges fenêtres enguipurées, les plateaux d'alentour où, là aussi, les villages prennent de l'air, s'étendent vers les fermes isolées autour desquelles s'ébrouent les poulains et grisollent les alouettes.

Ici, la terre se bosselle, s'enrubanne de sources et des volutes bleues des buées. Ici frémit la houle verte des bois clairs. Ici court, par les collines, le laci des sentiers moussus.

En Ardenne et au sud de la province de Liège, terre de schiste, de l'avoine et du seigle et terre du pain

bis, les plateaux sont arides, couverts de maigres récoltes, du camail des bruyères, ou de forêts. La bise les fouette avec la neige. Les villages se calfeutrent au versant des collines, dans les hachures et les combes, au bord des rivières sautillantes comme des almées. De-ci de-là, un hameau s'est isolé autour d'un château, d'une scierie, d'un moulin ou d'un point d'arrêt.

Une église, une rue, une pompe publique, une petite place pour la danse le jour de la fête; des maisons grises, en pierre de schiste, alignées en serpentine comme une bande de petites vieilles qui revivraient l'âge des rondes; des toits d'ardoise ou de tuiles — le chaume ayant disparu — c'est tout ce qu'il faut pour aimer la vie.

Les villes, toutes mignardes, ont leur rue à peine plus longue, leurs venelles à peine plus nombreuses, leur église plus riche et leurs maisons à étage autour de la place plus ouverte pour les marchés. Ce sont des grandes sœurs avec même physionomie, même intimité. Et c'est Bouillon, Neufchâteau, Saint-Hubert, Durbuy, Bastogne, Laroche, Houffalize.

Petites villes dont on n'oublie jamais la cordialité, l'esprit familial, les coutumes désuètes qu'elles gardent si près des modernités outrancières, les veillées de Noël blanches et chantantes, le mysticisme encore superstitieux. Existence sans ambition, telle que la rêvaient les sages, troublée à peine par l'arrivée de la malle-poste, les foires mensuelles, et le passage, les mois d'été, des touristes qui s'en viennent des villes anémiées et neurasthéniques, se

ravigorer au milieu des sèves vivifiantes de la sylve wallonne.

Petites villes que la nature avare a rendues opiniâtres. Petites ingénues ouvertes, simples et croyantes, où puisent une leçon de franchise et de proverbiale honnêteté ceux-là qui ignoraient encore la vraie beauté de la vie.

La fertile Gaume est trop communicative pour que ses maisons ne se réunissent pas en palabre. Elles se groupent le long de la route principale avec, au rez-de-chaussée et à l'étage, leurs volets à claire-voie comme dans les villages voisins de Lorraine.

Et l'on parle tout le jour au bord du lavoir public, et les oies se promènent en troupeau, et le Christ, à l'entrée et à la sortie du village, étend ses bras de pierre. Que voilà un curieux coin de terre!

Dans le pays argileux de Herve, un groupe de maisons entourent la place, tandis que la plupart s'éparpillent dans les vergers déroulant leurs tapis smaragdins.

Le Condroz, région du calcaire et de l'épeautre, des pâtures, des troupeaux, des fermes et des carrières, dispose ses villages comme l'Entre-Sambre-et-Meuse : en groupe près de l'église, et en vedette sur les plateaux. Tandis que les îlots aux teintes de sepia de nos régions industrielles, ramassent leurs coronas aux abords des mines, des glaciers et des forges, et rattachent, sans discontinuité, leurs agglomérations modernes.

Cette terre wallonne dont les aspects chantent

autour de notre souvenir ainsi qu'un beau poème, comme elle est musicale dans ses lignes naturelles!

De l'ondulation de la plaine du Tournaisis, nous passons sans discordance aux courtes montagnes ardennaises grâce aux collines mosanes. Nos régions s'harmonisent par elles, de même que leur nuance.

Ainsi, le terroir contribue à la pérennité de notre bon sens, de notre sociabilité, de notre mobilité latine, de notre rêve atavique.

Tout cela, c'est le visage sans regard de chez nous. C'est la Wallonie au bois dormant.

Aventurons-nous dans sa personnalité concrète. Réveillons-la. Son langage est joyeux et clair comme nos sources, malgré ses variétés phonétiques et morphologiques.

Il existe en Wallonie deux dialectes distincts : le rouchi ou picard et le wallon.

La démarcation est la zone Nivelles-Thuin. A l'ouest de cette zone, la langue véhiculaire est le rouchi qui se particularise par le *k* ou le *c* dur, remplaçant le *tch* du wallon. De là les mots rouchis *kimije*, *cat*, en opposition avec *tchèmi*, *tchat*, appartenant au domaine wallon.

Le rouchi emploie aussi le *g* et le *ch*, *gardin*, *canchon*, *garchon*, en place du *dj*, de l'*s* ou du *c* faible wallon : *djârdin*, *tchanson*, *gârçon*.

Le wallon lui-même comprend l'ouest, l'est, le centre et le nord wallon qui s'enrichissent de nom-

breuses variantes, parfaitement délimitées d'ailleurs par notre philologie.

Le Liégeois aspire les *h*, il *huinte*; tandis que le Namurois et le Carolorégien *chuinent*. Le premier dit *houte*, pour écoute; les seconds, *choûte*.

Ces caractères prouvent assez l'importance de nos dialectes, et la nécessité de les étudier dans les écoles primaires — à la classe supérieure — ne fût-ce que pour nous comprendre sans effort, et empêcher de mourir ces patois par quoi notre originalité demeure.

La Société liégeoise de littérature wallonne, notre Académie, poursuit l'œuvre du dictionnaire sous la direction de nos philologues Auguste Doutrepoint, Jules Feller et Jean Haust. Elle est la forteresse de nos précieux patois.

La Renaissance qui transforma l'esprit italien et français passa, et pour longtemps, à côté de la Wallonie.

C'était comme un grand oiseau de clarté menaçant les rimes aux ailes menues des chansons romanes.

Depuis, les patois français supportèrent d'autres assauts.

La Révolution, prétextant qu'il fallait étouffer les préjugés, voulut déchirer, de ses boutoirs violents, ces germes ethniques poussés, en pleine nature, du cœur même de la race.

La Provence maintint la langue des ancêtres; elle répondit au questionnaire gouvernemental par ces admirables paroles que les félibres devraient tracer sur le socle de la statue de Mistral : « Pour détruire le patois, il faudrait détruire le soleil, la fraîcheur

des nuits, le genre d'aliments, la qualité des eaux, l'homme tout entier (I) ».

Les productions dialectales normandes et picardes, autrefois si riches — d'après Léon Gauthier, la *Chanson de Roland* est d'origine normande — perdirent leur sel et leur couleur; et c'est bien le cas de répéter avec le philosophe Bonald : « Les peuples du midi de la France sont plus spirituels que ceux du nord parce qu'ils ont une langue autochtone, le provençal; tandis que les Picards parlent une langue qui, en se francisant sans cesse, n'est plus l'expression caractéristique de l'esprit du peuple. »

Ainsi, le peuple de Wallonie conserva l'esprit plus sensé qu'enthousiaste, plus railleur que poétique, des fabliaux et des contes du moyen âge, grâce aux dialectes que l'unification capétienne, les écoles populaires et la caserne combattaient, en France, depuis des siècles.

Sans nos dialectes, quelque chose qui tient à notre conscience, comme la flore à sa région, disparaîtrait aussitôt pour toujours. Les mêmes collines bleuiraient nos horizons; la grivelure des rochers adoucirait encore les demi-teintes flottant autour des rivières, et le fleuve exalterait, comme par le passé, notre rêve et notre poésie. Mais notre âme se résorberait dans la grande âme française. Hybride et méconnaissable, elle perdrait l'essence même de sa personnalité.

(1) *Lettres à Grégoire sur les patois de France*, 1790-94. Gazier, Paris, 1880.

Si notre langue se mourait, des voix pleureraient à jamais au fond de notre ciel.

Mais il s'agit bien de pleurer. Nos dialectes sont tenaces. C'est même dans l'œuvre de nos chansonniers patoisants que l'esprit régional se précise. Ce sont des psychologues d'autant plus rares qu'ils ignorent leur don, tout comme les saints ignorent leurs vertus.

Commençons par *Tournai*.

Celui-là est puéril ou borné qui, parcourant la vieille ville, à gauche de l'Escaut et autour de la cathédrale, ne rentre pas en lui-même comme au seuil d'un monument sacré.

Il est d'ailleurs inutile d'entrer dans Tournai pour en connaître l'âme.

Il suffit de lire la chanson d'Adolphe Leray : *Les Cheoncq Clotiers*.

On dirait qu'elle a passé au philtre incantateur des instincts de la ville.

Couplet par couplet, toute l'âme de la cité des « cheonq » se déroule : la joie, la farce, l'ironie, l'amour de la flânerie :

Quoisque ch'est qui t'manque à t'maseon?

Te fais l'lindi;

Te fais l'mardi;

A l'processieon te fais huit jours intiers.

Quoi! tu quittes Noter Dame avec ses cheonq clotiers!

Peut-on, dès lors, en vouloir aux gamins de Warchin et de Froyennes, quand ils crient pèqueux-wizeux derrière le dos des citadins en balade?

Mais voilà, pourquoi empêcher la populace du quartier Saint-Brice, de la porte Marvis ou du faubourg Morel, de flâner par la drève de Maire, vers le mont de la Trinité, ou de regarder l'eau couler sous les ponts?

La ville est riche et charitable; ses hospices et ses hôpitaux sont des phalanstères pour les pauvres gens.

Bref, rien ne manque dans l'odelette, pas même la turbulence et la blague :

J'ai blagué tout l'long du voyage.

Les couplets luronent, gouaillent, rient, taquinent et, par-dessus tout, voltigent en amour autour de Notre-Dame avec ses cheong clotiers.

Couleur, vie, gaieté, onomatopées inattendues, esprit méridional : cette chanson étale l'âme sympathique d'une grande ville.

Après cela on doit avouer que les Tournaisiens sont réellement les Gascons de Wallonie! Mais pour les reconnaître, c'est dans les bars et les faubourgs qu'il faut aller.

La vieille ville est pensive; le passé l'entoure du mystère religieux de son austérité et du prestige de ses pierres.

Mons a son chansonnier en langue française. Mais ce n'est pas dans les odelettes patriotiques et morales d'Antoine Clesse que le terroir a imprimé sa face.

C'est à côté, à Frameries, que nous rencontrons

cette Véronique populaire dans « En' c'est ni co Frameries », de Dufrane, plus connu sous le pseudonyme de Bosquetia.

Ici, c'est l'appel au rire, avec une pointe d'ironie qui s'adresse, le croirait-on, à Frameries elle-même. Au jardin zoologique de Bruxelles, dit l'auteur, il y a beaucoup de bêtes; mais « C'n'est ni co Frameries ».

Les Framerisous ont ri de bon cœur; bien plus, ils ont élevé une statue à cet heureux Bosquetia.

Les joyeux drilles que ces Borains! Les bons grands enfants criards, forts en gorge comme ils le sont en courage; et dévoués jusqu'au sacrifice.

Ce n'est pas chez les borains ni parmi les autres wallons que Léopardi trouve des admirateurs; pas plus que Leconte de Lisle lorsqu'il écrit, à propos de la mort :

Affranchis-nous du temps, du nombre et de l'espace;
Et rends-nous le repos que la vie a troublé!

L'Euthanasie, cette mort scientifique qui sera à la mode dans un siècle, s'il faut en croire le romancier Benson, ne trouvera pas d'adeptes chez nous.

Mons, en dehors d'un même scepticisme, d'un même esprit libéral et bourgeois, ne ressemble en rien à la cité carolorégienne.

Le peuple ne la traverse pas en costume de travail. Il aime son « lumeçon » et sa foire; mais il la trouve froide et trop éloignée de son âme.

C'est que Mons est une ville de fonctionnaires,

de professeurs, de sociétés savantes et de bourgeois cossus vivant dans des hôtels à cour intérieure, anciens refuges des couvents d'alentour; ou dans de vieilles maisons de maîtres évoquant, comme telles eaux-fortes de Boucher, des élégances surannées.

La philosophie des Montois, égoïste et tolérante, est indurée comme un bas-relief dans cette phrase : « N't'inquiète niè! »

Cependant, la gouaillerie wallonne n'est pas étrangère à Mons. Elle réside, réaliste et vivante, au quartier du cras-monciau, cette moderne cour des miracles — les marolles de la cité du « car d'or » — où le patoisant Letellier, curé de Bernissart et créateur du fameux « armonac dè Mons », rencontra Dedeffe et Madelon qui s'en allaient voir tomber les liards « à dic èt dac », au mariage « dè l'fie chose ».

Charleroi, ville moderne, populaire, aimée des alentours, et qui n'est, au fond, qu'une sorte de quartier commerçant et bourgeois de Marcinelle, de Gilly ou de Lodelinsart.

Ici, on ne flâne pas; on n'a guère de loisirs pour taquiner et « wizer ».

Mais, les couplets le révèlent, on plaisante, on rit, d'un rire large ouvert mais sceptique. On professe un positivisme tolérant. On est heureux de vivre, de « couyonner » en brassant une affaire. On n'oublie pas la politique, car on a des principes; et l'on est moins tolérant en principe qu'en morale.

Toute la cité carolorégienne vit dans ce schéma.

L'âme carolorégienne apparaît vivante, avec son

réalisme, son scepticisme et sa joie, dans l'œuvre de Jacques Bertrand.

Le but de ses couplets badins, c'est le rire; et, dans ses meilleures chansons, aux dépens des amoureux qu'il met en scène. Son œuvre est spontanée, son scepticisme aimable et sans froissement dans la satire. Mais sur l'œuvre de ce chansonnier, la poésie n'a pas laissé tomber la moindre plume blanche.

L'auteur de tant de couplets n'a pas entendu, un seul instant, les ahans du peuple des houillères et des forges. A peine s'est-il aperçu de leur détresse, les jours de grisou et de calamité.

Il est resté indifférent même aux chœurs nocturnes des hiercheuses, en partance vers le grand rouet noir de la fosse qui semble filer, tout là-haut, les linceuls de la mort.

Le problème social n'a jamais préoccupé l'auteur « dè l'ducasse du bos », de « Lolote » et « dè l'quinzaine au Mambourg ».

Mais voilà, exciter le rire et la joie, c'est peut-être une forme d'altruisme; et dans ce cas, c'est nous qui avons tort.

Nivelles. La reine du Brabant wallon est sympathique entre toutes.

Le passé laissa de durables empreintes dans son admirable collégiale, ses châsses, ses anciens hôtels de chanoinesses et son personnage fabuleux, le fameux Jean-

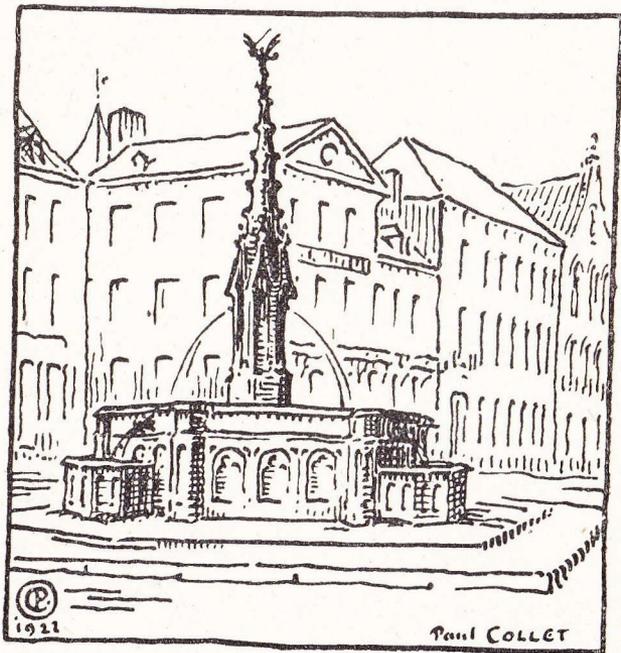


JEAN DE NIVELLES.

Jean, évocateur des si vieilles chansons qui rythment les rondes enfantines.

L'âme de Nivelles : un mélange de bonhomie et de gaieté mesurée jointe à une forte immixtion de sens pratique et de réserve morale.

C'est que nous sommes au bord de la plaine, et,



PERRON DE NIVELLES.

comme elle, la ville apparaît calme. Elle vit sans grande passion. La nervosité et l'esprit gausseur de la race se sont perdus sur les dernières collines.

Cependant, le Nivellois n'échappe pas à notre péché d'ironie : « Vive Djan Djan, chante-t-il. c'est l'pus vî homme de Nivelles. ».

Et de même qu'il rit de ce glorieux ancêtre symbolisé par le jaquemart d'or battant les heures et les demies à la tour de la collégiale, il a trouvé ce joli dicton tout aussi narquois à l'adresse de la Dodaine, son lac de miniature, où l'âme nivelloise va cueillir la fleur du rêve :

Si l'Dodaine dèsbordrout,
Tout Nivelles périrout.

Mais quelle filialité la ville a su faire naître. Le sculpteur Delvaux voulut y mourir; plusieurs de ses fils, tel Georges Willame, ont vécu avec la pensée de ses pierres; les habitants, pour défendre leur cité, ont fait couler autrefois trois jolis petits canons devenus célèbres sous le nom d'*Inradji*, *Rif tout dju* et *Broc-à-l'haye*; et chaque année se publie « l'armonak des vrais Aclots », tout rempli d'amour, et illustré, en ces derniers temps, des délicieuses gravures de Paul Collet.

Cette pointe de rêve née au bord de la Dodaine, on la retrouve chez M. Alphonse Hanon de Louvet, dans son chant du carillon; et surtout dans la pièce de Georges Willame : *El rouse de sainte Ernelle* — la rose de sainte Renelle —, tirée d'un conte populaire qui prête la parole à un roseau.

Et le roseau parle, quand le berger, qui en a fait un flûtiau, souffle dedans un peu effrayé.

Et les spectateurs wallonisants, épris de comédies et de vaudevilles foisonnant d'idiotismes, de tropes, d'harmonie imitative, où s'analysent — à la diable souvent, dans une action rapide, en pleine exubérance

— les petits péchés de la race, ont écouté avec attendrissement cette voix qui sortait du mystère. Mais les éclats de couleurs des poèmes épiques de l'abbé Renard : *Djan d'Nivelles* et *l'Argayon*, dessèchent, comme un soleil tropical, toutes les strophes sentimentales que la Dodaine et la jolie ville ont pu inspirer.

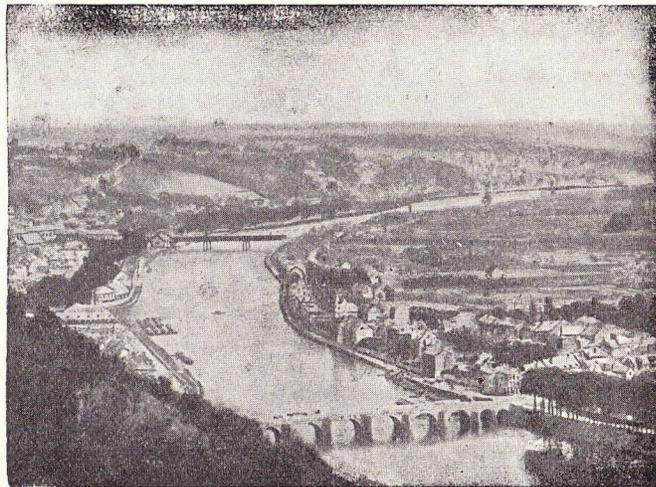
Namur. — Le Namurois n'est pas moins gouaillieur que les autres Wallons. Son scepticisme — car ce n'est pas à lui qu'on en fait croire — s'est cliché dans cette ritournelle locale qu'il prononce joyeusement, les yeux bigles, avec un air de pitié : « Tu n'vou-reuves nin, ô! » — Tu ne voudrais pas me le faire croire, ou m'y voir!

Personne n'aime les réunions comme lui. A Namur, il y a une avalanche de sociétés où l'on s'ébaudit au récit d'histoires et de contes vivants, joyeux et réalistes, tout saupoudrés du sel wallon et qui, malgré le dialecte parfois plat du pays, ne manquent pas d'humour.

Songez donc à la société des *Molons* ou *Montcra-beaux*, et à ses instruments macabres; et vous comprendrez ce qu'il doit germer d'imagination dans le cerveau d'un Namurois, pour avoir pu réunir la farce, l'ironie et le rire à la musique et à la chanson. Il est vrai qu'à Namur, les dilettanti ne sont pas rares.

Mais la stéréoscopie n'est pas achevée. Ce qu'il y manque, nous le découvrirons dans l'œuvre dialectale des chansonniers Charles Wérotte et Nicolas Bosret. N'oublions pas que Namur chante les « bias bouquets ».

Un brin de poésie fleurit quelque part sous le carillon de la cathédrale ou dans les alentours de la citadelle. Wérotte l'a découvert et l'a respiré. Si ses contes, un peu lestes parfois, ressemblent aux



NAMUR. — PANORAMA DE LA MEUSE.

histoires humoristiques chères à sa ville, ses couplets ne rebutent pas le sentiment.

Le sentiment, on le rencontre davantage dans les pages de Zéphir Henin et d'Albert Robert, de Bouvignes.

Mais le principal poète en dialecte de la région namuroise, c'est le docteur Vermer, de Beauraing. Après les orgies de couleurs des chansonniers et des fabulistes de Tournai, du Borinage et de Charleroi, comme les contes et les chansons de Vermer paraissent plus adoucis et plus travaillés! Le rire qui les

accueille est moins éclatant peut-être, mais l'impression est plus durable.

C'est que le pays de Namur est à mi-chemin du temple d'Eleusis où Defrecheux officie, et que nous sommes à côté de la Meuse.

Verviers. — Ses chansons révèlent une âme sentimentale. Ses patoisants — à Verviers, tout le monde chante et tout le monde est chansonnier — guita-risent volontiers en mineur (1).

Le poème « A ma mère » de l'érudit patoisant Hadelin Grignard, aujourd'hui missionnaire aux Indes, montre assez ce fond de tendresse que pré-cisent les romances et les élégies locales :

... Divins vos tchansons qui dj'hoûtéve,
Divins les râvions qu' vos m'contîz,
Tos nos timps passés ravikît;
Et c'èsteût l'pays qu'on s-aiméve!

Qu'ille èsteût d'joyeuse nosse tâvlêye
Les sises adez vos d'zos l'djîva!
Dji n'a r'trové çoula nole pâ.
Come on s'aiméve è nosse coulêye! (2)

Dans vos charsons que j'écoutais. — Dans les historiettes que vous me contiez, — Toutes les époques passées revivaient; — Et c'était le pays qu'on aimait.

Qu'elle était joyeuse notre tablée; — Les soirées, près de vous,

(1) Toute la région verviétoise pratique le chant. Au théâtre de Verviers, le peuple accompagne les solistes dans les airs connus.

A Herve, les dimanches, les jeunes gens se réunissent par petits groupes et réjouissent leur balade par des chants d'ensemble.

Et la Chorale de Dison a osé se mesurer, au concours de Charleroi, avec la Légia et les Disciples de Grétry.

(2) HALIN (pseudonyme), *Nosse Dièw, nosse pays, nosse Coulêye*. I vol. 1908.

sous la cheminée! — Je n'ai retrouvé cela nulle part. — Comme on s'aimait en notre foyer!

Un autre poète verviétois, Corneille Gomzé, a chanté son « trou de Vervî » avec la même tendresse.

La ville est industrielle et moderne; et cependant, combien peu elle ressemble à Charleroi. Ici, la vie familiale est en honneur. Le tisserand se promène, les beaux dimanches, cravaté de blanc, en haut de forme et en redingote, accompagné de sa famille ordinairement nombreuse. Ce qui ne l'empêche pas, malgré cet appareil cérémonieux, de porter « lu loulot » dans ses bras (1).

Si le peintre Willette traversait la grande cité de la Vesdre, ce tableau lui inspirerait, à cause du cha-peau buse, une œuvre satirique qui ferait les délices du « Chat noir ».

Le salut des Verviétois et leur vie familiale prou-vent le particularisme de la ville, son intimité, et sa moralité très haute, unique peut-être en Wallonie.

Bondjou, disent-ils par les rues, et lu kpagnèye!
Et la compagnie répond invariablement par ce mot à la rime qui n'a d'autre signification que son harmonie : Catchèye!

L'ironie, à Verviers, rappelle la sémillance de Liège, sa voisine. Le mardi gras, des cramignons satiriques sont distribués dans les rues et chantés en chœur par des groupes masqués. C'est là une évoca-tion, moins croustillante, certes, de la pasquille

(1) La coutume du haut de forme se perd depuis la guerre.

rimée de l'Entre-Sambre-et-Meuse, écoutée par les joyeux lurons qu'affriolent les révélations pimentées sur les amours locales.

Le fabliau ne veut pas mourir.

Huy et Binche. — Toutes les « cansons » de Binche se résorbent, comme une buée matinale que boit un rayon de soleil, dans le chant des Gilles. Il est le rire de son âme, la joie et l'ironie de sa pensée.

Et tous les cramignons de Huy ne valent pas, pour ses habitants, la claire musique des noms en *a* désignant les merveilles locales.

Dans ces villes-sœurs quoique éloignées, le particularisme s'exalte, le clocher s'irradie comme un astre aux regards des habitants : on se sent ému devant tant d'amour !

Il faut entendre les Binchois s'écrier, les bras élargis comme pour une accolade : « I n'a foc qu'in Binche au monde ! »

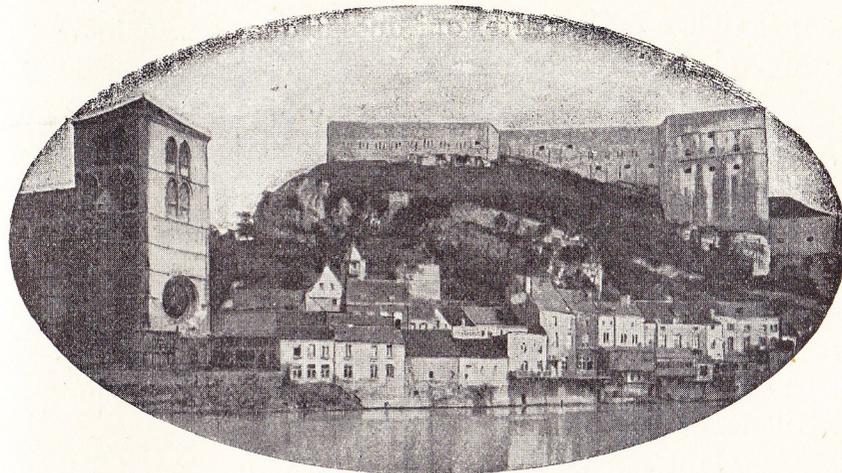
Quant aux Hutois, leur cité, à leurs yeux, n'est qu'un chapelet de merveilles qu'ils égrènent avec dévotion : *li tchestia* ou forteresse, *li pontia* (le pont aux sept arches), *li rondia* (la rose ornant la collégiale), et *li bassinia*.

Huy n'oublie pas qu'Antonin le Pieux la bâtit en 148, et que la voix enflammée de Pierre l'Ermitte s'éteignit dans ses murs ; mais pour elle toute cette gloire ne vaut pas l'autre.

Les campagnards irrespectueux, qui fréquentent ses marchés et ses foires, ont baptisé *li bassinia*, cette fontaine de la Grand'place gardée par des figurines, du nom de *li pissia* ; mais le Hutois sait

que cette paysannerie n'est que du dépit, et son bassinia reste à ses yeux aussi mirifique que devait l'être le temple de Diane pour les habitants d'Ephèse.

En fait, les Hutois peuvent être fiers de leur cité. Elle est jolie avec sa forteresse d'où le panorama de la Meuse et du Hoyoux se découpe en relief, et sa



HUY. — PANORAMA. LA CITADELLE.

vieille ville aux demeures archaïques, ses hôtels modernes entourant le Parc de l'Île et habités par ses nombreux millionnaires. Puis ses vignobles donc ! le vin de Huy, traître un tantinet, n'est pas étranger à l'expansion des Hutois et à leur penchant pour la *zwanze*.

Cependant, malgré le témoignage des cheveux sombres, peut-être plus apparent encore à Huy qu'à Liège, la verve des Hutois n'a rien de méridional. La bonhomie la domine. Elle se ressent

d'une promiscuité journalière avec les villages d'alentour. N'est-elle pas aux portes de la Hesbaye et du Condroz, et à côté des forges et des papeteries de la vallée du Hoyoux et des usines de la Vieille Montagne?

Ce voisinage procure à la jolie ville une aisance qui excite la *zwanze* et fait trouver que les festivités du pèlerinage de la Sarthe, qui durent quatre semaines, devraient durer toujours.

Pour le Hutois, rien n'égale cette fête septennale : la Belle fête. Alors, on descend processionnellement à la collégiale la Vierge miraculeuse de la Sarthe, patronne de la ville.

Et c'est bien la glorification de la ville elle-même, dans ses légendes et dans son âme.

Binche et Huy ont adopté un langage local, cantilénié, et reconnaissable entre mille.

Le Hutois change les *eû* de l'est-wallon en *û*. Il dit *dj'arû* pour *dj'areû*, j'aurais. C'est ce qui inspira aux Liégeois, jaloux des dons accumulés sur la ville, cette ritournelle goguenarde :

Dji so d'Hu,
Dji r'vin d'Hu,
Et dji so l'fi d'on Hututu (1).

Les Binchois, eux, ont composé un mélange de picard et de wallon et se sont attiré ce persiflage

des alentours : « Est-ce qu'on dit co wâye — oui — à Binche? »

Ce persiflage, devenu banal, et qui s'adressait autrefois aux marchands de sable du faubourg de Battignies, n'empêche pas la ville de Binche d'être la plus originale de Wallonie.

Son particularisme, très sympathique, la rend crédule au sujet de ses gloires locales; elle amplifie, elle a du Tartarin dans l'âme, sinon tout le Midi — que dis-je, le Midi, toute l'Espagne du temps de Marie de Hongrie.

C'est la sœur de Charles-Quint qui inocula, dans l'âme binchoise, ce penchant pour la farce, la vantardise, la hâblerie, et cette imagination qui semble pétrie de soleil. C'est elle qui introduisit ces fêtes masquées lorsqu'elle habita Binche après la destruction de son château de Mariemont par les troupes de Henri II.

Bref, nous sommes ici sur un coin wallon où notre ironie, notre rire, notre amour de la vie, de la musique, de la chanson atteignent leur culminance. On a voulu détrôner le carnaval de Binche : est-ce qu'on détrône l'âme d'une cité?

A Binche, dès qu'une des trois sociétés de musique apparaît, les enfants courent devant le drapeau, dansent au rythme des pas redoublés en secouant leurs reins où, quand ils seront grands, ils attacheront les clochettes carillonnantes des Gilles. Et les ménagères éprouvent tant le besoin de parler, de tendre l'oreille aux nouvelles, qu'elles passent presque toutes les heures du jour sur les seuils, épluchant

(1) Je suis de Huy; je reviens de Huy et je suis le fils d'un Hutois.

leurs légumes, ravaudant leurs bas, vivant de la rue, du soleil et de la musique du carillon qui perle ses notes sémillantes et follettes comme une danse de pierrots.

Une dernière similitude rattache encore Binche à Huy : toutes deux font le commerce du vêtement et de la chaussure, et toutes deux appellent le passant qui, s'il se laisse tenter, ne sortira pas sans un complet. C'est qu'ici Mercure se transforme sans peine en sirène et qu'ensemble ils constituent une force irrésistible.

Anons, intrèz acater in biau costume, dit-on dans la grand'rue de Binche; pendant qu'au bord de la Meuse, se répète la phrase stéréotypée : Allons, vinez; moussîz d'vins, allez! c'est bon martchî!

Que Binche reste enthousiaste de ses musiciens, de ses talents et d'elle-même. Qu'elle s'exalte au point de laisser croire que la Canebière se trouve sur son territoire extra muros. L'enthousiasme réchauffant et couleur d'azur n'est plus si commun pour qu'on en rie.

J'en connais qui seraient heureux d'avoir reçu le baptême de son carillon et d'avoir grandi dans sa folie.

A *Liège*, le sentiment domine dans l'œuvre de Defrecheux.

Cependant, la cité n'est pas moins ironique que Namur ou que Charleroi. Sans doute, elle y met plus de finesse, elle est plus « spittante » et primesautière.

Nous sommes ici dans une ville universitaire. Au

moyen âge, ses écoles et ses abbayes de Lobbes, de Revin, de Waulsort et de Stavelot étaient célèbres. Elle fut la capitale d'une principauté avancée et libre.

Ardents, frondeurs, individualistes, les têtes de houille — têtes chaudes — obtenaient déjà en 1198, par la charte d'Albert de Cuyck, nos deux libertés



LIÈGE. — PONT DES ARCHES.

essentielles : l'inviolabilité des personnes et des propriétés.

A Liège, « povre homme dans sa maison était roi ». Regardez le Liégeois : il a les cheveux noirs.

Écoutez ses cramignons; observez son aisance à parler la langue française, cette coquetterie de sen-

timent et d'élégance, cette mobilité d'allure et d'humeur qui le distingue des Hennuyers — hormis les Tournaisiens — et des Namurois, plus positifs ; et aussi cette curiosité attentive aux nouvelles, cette distraction de son esprit.

Et vous penserez à la Provence, avec ses farandoles, sa sémillante, sa complaisance pour les chansons dans la langue du terroir.

Et vous resterez perplexe en considérant que Liège se trouve aux marches du pays roman, que son ciel est d'hyperborée et que sa nuance et son rêve sont aux antipodes de la lumière méridionale et de cette terre d'Avignon, d'Aix et d'Arles où l'on s'exalte, où l'on s'échauffe, où le lyrisme brûle l'instrument sacré du poète.

Le Liégeois est un passionné de chant. C'est la quintessence naturelle de sa joie et de son sens artistique. La ville s'enorgueillit, à bon droit, de sa « Legia », de ses « Disciples de Grétry » et de ses nombreux ténors.

On a constaté que les montagnards ont la voix sourde parce que les ondes sonores, enfermées dans un cercle étroit, se grossissent et portent l'organe à s'abaisser. En Borinage, pays de mineurs, on rencontre des basses superbes. Il semble, au contraire, que la plaine soit favorable au timbre clair et barytonnant.

Or, en Allemagne, les voix de ténor sont rares.

Il existe donc, à Liège, une influence contingente. Est-ce la Meuse comme on l'a prétendu ? Est-ce la conformité locale de ses rives et de ses dépressions ?

Chi lo sa !

La lyre patoisante liégeoise est sentimentale, voire élégiaque. Mais la satire vibre, là comme ailleurs, en plein accord.

L'ironie joyeuse, la raillerie familière — ces témoignages de notre sociabilité — ainsi que l'instinct frondeur de la race, jettent, par brassées, dans les cramignons et les pasquêtes, leurs fleurs aux tons vigoureux.

Defrecheux domine les poètes de Liège qui se laissent séduire par la voix silencieuse des choses : Vrindts, Lucien Colson, Toussaint Brahy, et tant d'autres.

Lorsque la ville éleva une statue à Defrecheux, elle comprenait que ce poète était une quintessence, certes, mais surtout le truchement de tant d'hommes du peuple qui, à certaines heures, entendent au fond de leur sensibilité, des chants qui les bercent infiniment.

Que Vermeuzou chante, dans son patois, son pays du Cantal ; que Mistral et Jasmin exaltent leur province dans le leur, on le conçoit, car ces dialectes sont harmonieux et doux. Mais exprimer du rêve et de la vraie poésie dans une langue qui appelle plutôt le réalisme par ses vocables à désinences souvent rudes, est presque une gageure.

On dimène qui dj'côpève des fleurs divins nosse pré,
Dji vèya n'bèle djone fèye adlèz mi s'arèster.
Dilhez-m', l'avez-ve vèyou passer?... (1)

(1) Un dimanche que je coupais des fleurs dans notre pré, — J'ai

Quelle est cette jeune fille du cramignon de Defrecheux, dont la peau était plus blanche « que la marguerite des prés », les yeux plus bleus « que le ciel d'un jour d'été », avec des cheveux d'un blond doré comme les anges, et qui aurait chaussé les petits souliers d'une « pâquète »?

Où allait-elle? N'était-elle pas plutôt une jolie fée qu'une réalité tangible?

Elle disparut, et le poète se sentit esseulé car la vision l'avait touché au cœur.

De la nuance flotte dans la lumière sereine du tableau. Tout, dans cette chanson, parle au sentiment et à l'imagination. C'est de la poésie pure, et du rêve perle au bout des rimes.

Certains chants comme certaines choses possèdent une sorte de séduction magnétique : ils ressemblent aux grandes âmes vers lesquelles le monde se penche.

De même que le *Lac*, la *Nuit d'octobre*, la *Tristesse d'Olympio*, le *Vase brisé* ont penché l'âme humaine vers leur séduction harmonieuse parce qu'elle s'y reconnaît dans sa détresse et dans sa solitude, ainsi *L'avez-ve vèyou passer* nous captive parce qu'il est tout imprégné du meilleur de notre âme : le rêve intérieur et le sentiment.

Mais cette chanson fascinatrice d'où stille du rêve, qui donc l'inspira, sinon la Meuse? Le fleuve fut la cause, les strophes du poète, le résultat. La Meuse

vu une belle jeune fille auprès de moi s'arrêter. — Dites-moi, l'avez-vous vue passer?

belle et fuyante, la Meuse voilée et mélancolique, apparaît personnifiée dans les strophes.

Certes, le chansonnier a subi cette influence mosane à son insu, comme nous subissons tant d'ascendances dont nous sommes secrètement le jouet.

Chez nos poètes romans tout remplis de l'exubérance latine, l'âme celtique — l'âme du Nord — se manifeste grâce au fleuve. Le fleuve devient le trait d'union entre les deux caractères de la race, et comme la voie qui relie le Midi au Nord et la clarté au rêve.

Ainsi, lorsque l'âme romane de Wallonie garde son originalité par la conservation des dialectes, le fleuve renforce cette originalité par son influence opposée.

La Wallonie est une fleur celtique sur laquelle s'hybride la fleur latine. La première s'épanouit sur les bords du fleuve et parmi nos bois; la seconde s'ouvre sur nos chemins et nos sentiers.

L'une est délicate comme les fleurs de serre; les fées du rêve et de la mélancolie l'arrosent et la gardent. L'autre est réjouie sous le soleil et son vêtement éclate comme un pourpoint de jeune page.

C'est le bouquet de l'âme wallonne.



DU MÊME AUTEUR :

POÈMES

LA TERRE NOIRE :

Les Poèmes de la houillère. Épuisé (1896).

Confins boisés. Épuisé (1898).

L'Effort du sol natal (1901).

L'Ame des nôtres, poème dramatique. Épuisé (1904).



La Beauté triomphante (1908).

Walla, dialogue lyrique, représenté pour la première fois au théâtre de Louvain (1910). Adaptation musicale de CH. MÉLANT.

La Wallonie héroïque. Épuisé (1911).

Sous le poing de fer (1919).

PROSE

L'Originalité Wallonne. Épuisé (1906).

(Origine et caractère de la race. — Le milieu. — Littérature dialectale et théâtre wallon. — Littérature française de Wallonie. — L'esprit, l'individualisme et la morale du Wallon. — Psychologie des villes.)

L'illustre Bézuquet en Wallonie. Épuisé (1907).



A paraître :

Les Empreintes du sol natal, poèmes.



JULES SOTTIAUX



L'Originalité Wallonne

La Puissance de la Meuse. — Le Visage réveur de Wallonie et ses légendes. — Visage religieux. — Terre d'art. — Visage douloureux. — Psychologie des villes par les chansons dialectales. ❧ ❧ ❧

Dessins de Ad. HAMESSE, Alfred RONNER
Paul COLLET et Auguste DONNAY



OFFICE DE PUBLICITÉ
ANC. ÉTABLISS. J. LEBÈGUE & C^{ie}, ÉDITEURS
SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE
36, RUE NEUVE, BRUXELLES

1923